De toutes parts, le territoire de la république était envahi. Les Napolitains s'approchaient de Velletri; les Espagnols étaient débarqués à Fiumicino; les Autrichiens menaçaient Bologne; les Français stationnaient à Castel-Guido. Cependant, dit La Farina, « il n'y eut terre ou village qui voulût séparer son sort de celui de Rome, quoique, pour être privés de garnisons militaires, ils fussent plus exposés aux vengeances de la croisade catholique. » Ne pouvant faire face à l'ennemi de tous les côtés, les Romains délibèrent d'assaillir l'armée napolitaine, forte de 20,000 hommes et commandée par le roi en personne, laquelle occupait déjà Albano, Velletri et Palestrina. Garibaldi, avec un petit corps de troupes légères d'environ 3 à 4,000 volontaires, fut chargé de reconnaître les positions de l'ennemi et de marcher à sa rencontre. L'engagement eut lieu dans la matinée du 9 mai; défaits sur toute la ligne, les Napolitains n'en demandèrent pas davantage. Cette facile victoire fut en grande partie attribuée à la terreur que le nom de Garibaldi inspirait aux Napolitains. Des prisonniers avouèrent qu'il était généralement signalé plutôt comme un diable que comme un homme. Tout, d'ailleurs, dans la superstition de ce peuple, contribuait à favoriser une aussi absurde croyance; la tunique rouge du général et de ses légionnaires était surtout regardée comme un emblème d'alliance avec les puissances du mal. On s'explique dès lors moins difficilement la conquête des Deux-Siciles en 1860.

Malgré les protestations de M. de Lesseps, le général Oudinot s'obstinait à vouloir prendre Rome, qu'il attaqua de nouveau à l'improviste, le 3 juin, avec des forces considérables. Garibaldi et ses légionnaires firent des prodiges de valeur. On reproche toutefois, au général romain, d'avoir, le premier jour, montré plus de courage que d'habileté; mais, dès le lendemain, il modifiait sa tactique, se bornant à des sorties fréquentes et à harceler les Français par une canonnade continuelle du haut des murs. Cependant il n'était pas douteux qu'après avoir pratiqué une brèche, les assiégeants seraient bientôt maîtres de la ville. Cette brèche fut ouverte près de la porte San-Pancrazio, dans la nuit du 21; le 30, à deux heures du matin, eut lieu l'assaut définitif de la place. On sait le reste, et le lecteur comprendra pourquoi nous n'insistons pas; mais nous estimons que celui-là a bien mérité de la patrie qui, jusqu'à la dernière heure, a combattu pour le salut de la république romaine. Le 2 juillet au soir, Garibaldi donna le signal du départ pour cette mémorable retraite, qui sera peut-être son plus beau titre de gloire; il emmenait avec lui 4,000 fantassins et 800 cavaliers.

« Soldats!

» Voici ce que j'offre à ceux qui veulent me suivre :

» Faim, froid, soleil. Pas de pain, pas de caserne, pas de munitions, mais veilles continuelles, batailles, marches forcées et faction à la baïonnette.

» Que celui qui aime la patrie me suive!

» GARIBALDI.

» 3 juillet 1849. »

On marchait sur Venise, où le drapeau italien flottait encore. Anita, quoique enceinte, avait voulu suivre la fortune du héros vaincu. On nous saura gré de reproduire ici ce passage d'un historien français, M. Perrens. Nous l'empruntons à son ouvrage : *Deux ans de révolution en Italie :*

« ... Cicernacchio leur servait de guide. Embarrassé de bagages et de munitions, poursuivi par trois colonnes françaises, entouré par les Napolitains au sud, par les Autrichiens dans les Légations et en Toscane, Garibaldi sut passer au milieu d'eux, divisant sa petite colonne pour la dissimuler, faisant les marches et les contre-marches les plus surprenantes; serré chaque jour de plus près, il n'eut bientôt plus d'asile que la petite république de Saint-Marin. Il s'y jette par des sentiers ardus et inexplorés, à travers des bois fourrés et des torrents impétueux. Là, le 30 juillet, il rendit leur parole et leur liberté à ceux que tant d'inutiles fatigues avaient découragés. Les magistrats de Saint-Marin, peu jaloux d'attirer sur leur pauvre pays les colères de l'Autriche, voulurent traiter de la reddition de ceux qui restaient. « Nous rendre! s'écrièrent aussitôt ces intrépides légionnaires : plutôt mourir! A Venise! à Venise! » Garibaldi tressaillit alors, et, levant sa tête altière : « A qui veut me suivre, dit-il, j'offre de nouvelles souffrances, les plus grands dangers, la mort peut-être; mais des pactes avec l'étranger, jamais! » Puis, s'élançant à cheval, il part, suivi de sa femme et de 300 hommes restés fidèles à sa fortune.

» Les Autrichiens, occupés à se rendre maîtres de ceux de ses compagnons qui avaient posé les armes, à envoyer ceux qui étaient Lombards dans les prisons de Mantoue, à remettre ceux qui étaient Romains en liberté, après leur avoir fait donner à chacun trente coups de bâton, lui laissèrent le temps d'échapper et de poursuivre sa course aventureuse. A Cesenatico, le 3 août, il frète 13 barques de pêche et fait voile pour Venise, qui résistait encore. Il était déjà en vue des lagunes, lorsque les navires autrichiens, qui l'avaient aperçu, lui donnent la chasse. Le vent devient tout à coup contraire; il ne peut fuir. Il essaye de passer à travers ses ennemis et de tenir ses barques unies; mais les Autrichiens parviennent à les séparer et à lui en enlever huit. Avec les autres, cependant, il échappe à force d'audace, et, le 2 août, aborde de nouveau aux rivages romains. Il avait avec lui sa femme, ses enfants, Cicernacchio et les siens, et deux ou trois autres compagnons, l'officier lombard Livraghi et le barnabite Ugo Bassi.

» Pendant deux jours, il continua sa route par terre, reçu, caché partout, malgré les menaces de mort proférées par les Autrichiens contre quiconque lui donnerait asile. Sa femme, épuisée, succombe à tant de fatigues. Il abandonne à regret ce pauvre cadavre, mais poursuit, portant son deuil dans son cœur, passe à Ravenne, en Toscane, à Gênes, à Tunis, et de là en Amérique... »

Avant de quitter l'Italie, Garibaldi avait pu aller à Nice et avait confié ses enfants à sa mère. En 1850, il se rendit aux Etats-Unis, où il devint fabricant de chandelles. « A cette époque, dit M. Léopold Spini, l'un des amis de Garibaldi, officier dans la marine génoise, venait d'arriver à New-York, et son premier soin fut d'aller visiter l'illustre capitaine. Il le trouva, m'a-t-il raconté, les manches de sa chemise retroussées, occupé dans un coin de sa boutique à plonger et replonger dans une cuve de suif bouillant des mèches arrangées le long de courtes cannes. « Je suis heureux de te voir, lui dit-il, et je voudrais bien te serrer la main; mais gare au suif! Tu arrives dans un bon moment; je viens de résoudre un problème de marine qui me trottait par la tête depuis bien longtemps... » Et après avoir donné la formule et la solution de son problème : « Est-ce drôle, ajouta-t-il, de l'avoir trouvé juste au fond de ce puits de suif? N'importe! je m'ennuie à ce métier; je vais goûter encore de la mer, et nous nous reverrons... »

En effet, peu de temps après, Garibaldi partait pour le Pérou, où il fut accueilli triomphalement. Nous citerons ici un voyageur français que ses pérégrinations à travers l'Amérique du Sud ont fait connaître du public :

« On ne prête qu'aux riches, dit un proverbe. Il paraît que messieurs les biographes sont de cet avis; car, fidèles à l'habitude invétérée de se copier les uns sur les autres sans contrôle, ils attribuent à Garibaldi des exploits auxquels il n'a jamais songé et dont sa gloire peut se passer. Le *Dictionnaire des contemporains*, Ricciardi dans ses *Profils*, M. Anatole de La Forge dans le *Siècle*, les journaux et les revues qui se sont occupés du héros italien, tous ont affirmé à l'envi que Garibaldi, lors de son séjour en Amérique, de 1852 à 1854, avait commandé en chef l'armée péruvienne, gagné des victoires à sa tête, et qu'il n'était revenu en Italie qu'après avoir assuré la paix du Pérou. Autant d'assertions, autant d'inexactitudes qu'il importe de rectifier dans l'intérêt de la vérité historique, dans l'intérêt même de Garibaldi. Garibaldi ne saurait que perdre à être travesti en un de ces personnages légendaires qui amusent la curiosité. L'homme qui a si noblement consacré sa vie à la défense de sa patrie et de la liberté a droit à plus d'égards. Les prodiges de bravoure et de dévouement qu'il a accomplis sont assez beaux pour qu'il soit inutile d'y ajouter rien. Il est rare, d'ailleurs, que ces additions ne correspondent pas à des omissions regrettables. »

« Garibaldi, a dit M. Dabadie dans la *Revue française*, n'a jamais été commandant supérieur de l'armée péruvienne; il n'a jamais servi à aucun titre dans cette armée. Nous l'avons vu arriver au Pérou et nous l'en avons vu repartir. Le Pérou jouissait alors d'un calme profond, sous la présidence du général Echenique, renversé plus tard par une révolution que dirigeait le général Castilla... Garibaldi, qui avait toujours dédaigné la fortune, était obligé de chercher des ressources dans l'exercice d'un rude métier, le métier de marin. Un négociant de son pays, M. Denegri, établi à Lima et millionnaire, lui proposa le commandement d'un navire qu'il expédiait en Chine. Garibaldi accepta. Il compléta son équipage, acheva ses préparatifs de départ, leva l'ancre et cingla vers Canton.

» Le voyage d'aller n'eut rien d'extraordinaire; mais le retour fut marqué par des incidents qui en firent un véritable drame. J'ai entendu raconter ce drame terrible par le lieutenant de Garibaldi, un matin que je déjeunais à la *fonda* italienne de la rue des Marchands. Je ne me rappelle jamais sans émotion l'accent, le visage et le geste du lieutenant, tandis qu'il me racontait les cruelles péripéties du voyage de Garibaldi de Canton à Lima. S'il faut l'avouer même, les prouesses militaires du héros italien dans les plaines de la Lombardie et dans les pampas de l'Uruguay ou de la république Argentine ne me semblent pas au-dessus de cette traversée périlleuse, dont le récit m'a été fourni par un officier du bord. Je le préfère à toutes les batailles imaginaires que les biographes mal informés font gagner à Garibaldi pour le compte du Pérou. »

Vers la fin de 1854, Garibaldi revint à Gênes sur un petit navire de commerce américain dont il avait le commandement; et, quoique Mazzini n'eût abandonné ni son hostilité ni ses efforts pour exciter les passions contre la maison de Savoie, le défenseur de la république romaine crut faire acte de patriotisme en agissant d'autre sorte. Le Piémont lui apparut dès lors « comme l'espérance et l'exemple de l'Italie. » Eut-il tout à fait tort? Nous ne le pensons pas. Etant retourné à Nice, il accepta les fonctions de capitaine à bord d'un petit steamer qui faisait périodiquement le voyage de Marseille.

Et qui donc, en voyant ce marin affairé sur les quais, parmi les balles de marchandises, aurait pu deviner en lui le célèbre patriote italien? A Nice, c'était le même homme. « La première fois que je l'ai vu et que j'ai eu l'honneur de lui serrer la main, dit Alphonse Karr, c'était à un banquet d'ouvriers, à propos d'un baptême. J'étais assis à côté de lui. Il fut calme, réservé et simple. Cette simplicité se montrait dans toutes ses habitudes. Je le rencontrai ensuite, de temps en temps, au bord de la mer, dans le quartier retiré du Lazaret. Le dimanche, il jouait aux boules avec les marins. »

A force de travail, Garibaldi acquit enfin quelque aisance. Il tourna alors ses regards vers une petite île presque inaccessible, située à l'embouchure de Bonifacio et qui a nom Caprera; il y acheta une certaine étendue de terrain, se fit construire une modeste maison et, nouveau Cincinnatus, cultiva la terre de ses propres mains. Bientôt, toutefois, il quitta son rocher pour venir prendre part aux travaux de la Société nationale, à Turin. On était à la veille des événements de 1859. Nommé major général, Garibaldi prit le commandement des chasseurs des Alpes, dont l'effectif n'était guère que de 3,700 hommes, parmi lesquels Nino Bixio, Medici, Sirtori, Cosenz, Georges Manin, Türr, des émigrés, des proscrits, des gentilshommes, des étudiants, des plébéiens.

Parti de Turin le 22 mai, Garibaldi gagna en toute hâte la Valteline, où il devait tenir campagne, pour déboucher ensuite en Lombardie. Au moyen d'un stratagème, il entra à Varèse sans coup férir, à la grande stupéfaction des Autrichiens, qui l'attendaient à Arona. Espérant le surprendre à son tour, l'ennemi se porta sur la ligne du Tessin à Varèse, afin de lui couper la retraite; mais Garibaldi ne songeait pas à se retirer. Il fit élever des barricades dans les rues de Varèse et y laissa 200 des siens; en même temps, il sortit avec le gros de sa colonne par les collines, en ayant soin de déguiser sa marche. Les Autrichiens ouvrirent le feu contre la ville; les 200 volontaires, aidés de la population, résistèrent héroïquement. Au plus fort de la lutte, Garibaldi arrive. Prendre l'ennemi en flanc, le battre et le mettre en déroute fut l'affaire d'un instant (23 mai). C'est ainsi que le corps des chasseurs des Alpes précéda l'armée française en Lombardie.

Battus à Varèse et fuyant en désordre, les Autrichiens avaient pu néanmoins se masser à Camerlata, sous les ordres du feld-maréchal Urban, qui, de cette position, défendait Côme. Le 27 au matin, sur les hauteurs de San-Fermo, Garibaldi culbutait les troupes du feld-maréchal et entrait à Côme, acclamé en libérateur, tandis que l'ennemi battait en retraite sur Monza. Poursuivant sa marche triomphale, l'intrépide chef de partisans occupait Bergame le 8 juin, puis Lonato et Brescia, et de là s'avançait vers le Tyrol, insurgeant les populations italiennes contre l'Autriche. Autant d'étapes, autant de bulletins de victoire. La paix de Villafranca (7 juillet) vint suspendre ce magnifique élan; Garibaldi envoya sa démission au roi Victor-Emmanuel, puis se rendit à Florence comme lieutenant général de l'armée toscane, avec l'espoir d'envahir la Cattolica, et méditant déjà l'invasion du royaume de Naples. En même temps, il organisait une souscription pour l'achat de 1 million de fusils, souscription qui fit le tour du monde.

Garibaldi commandait alors l'armée des Romagnes. Le traité de Zurich lui fit déposer son commandement, et l'on sait quelle sensation produisit en Europe cette retraite inattendue (novembre 1859). Nous ne raconterons pas ici les ovations dont le héros italien fut l'objet pendant son voyage de Bologne à Turin et de Turin à Nice. Une déception cruelle l'attendait bientôt. Il s'était flatté de retrouver une compagne digne de lui, et venait d'unir sa destinée à celle d'une jeune patricienne de Côme; mais, à peine célébrée, cette union fut dissoute, et Garibaldi revint seul à Caprera, triste et découragé. Au mois d'avril 1860, il apprenait l'annexion de Nice, sa patrie, à la France. C'était un sacrifice exigé par les circonstances; mais ce sacrifice fut cause de l'inimitié que l'inflexible patriote ressentit contre M. de Cavour, et qui devait se trahir plus d'une fois pendant l'expédition des Deux-Siciles.

Depuis quelque temps déjà, l'insurrection sicilienne tenait l'Italie en éveil. Ayant réuni à Gênes 1,000 à 1,100 volontaires dévoués jusqu'à la mort, 4,000 à 5,000 fusils, 4 canons, des munitions, etc., Garibaldi exécuta son dessein dans la nuit du 5 au 6 mai. Il s'empara de 2 navires marchands, *il Lombardo* et *il Piemonte*, qui, la veille, étaient arrivés de Tunis. L'audace, la promptitude, le secret bien gardé, le gouvernement presque désarmé en face de la conspiration tacite d'une ville, tout concourut au succès de l'entreprise, excepté la connivence de M. de Cavour, comme on l'a si souvent dit. Le 11, l'expédition entrait dans le port de Marsala, où se trouvaient 2 navires anglais, circonstance dont Garibaldi sut profiter pour débarquer avec les siens, tandis que 3 navires napolitains, accourus sur ses traces, perdaient leur temps en formalités avec les Anglais; ils tirèrent quelques coups de canon, mais en pure perte. A peine débarqués, les *mille de Marsala* furent renforcés par les bandes insurgées de Santana et de Coppola, qui tenaient la montagne. Garibaldi marche au-devant des Napolitains, qu'il rencontre à Calatafimi, et remporte sur eux un premier avantage. En avant!

Dès le 22, des feux allumés sur les hauteurs avaient annoncé aux Palermitains la présence du héros italien. Le 25 et le 26, deux de ses lieutenants simulaient une attaque sur la ville et, en se faisant battre, attiraient l'ennemi jusqu'à Corleone et à Parco. La place ainsi dégarnie, le 27 au matin, l'avant-garde garibaldienne y déboucha subitement sous la conduite de Lamasa; elle assaillit les portes de la ville Neuve, San-Antonino, Reale et Termini. Les royaux firent d'abord bonne contenance; mais bientôt Garibaldi arriva lui-même à la tête d'une forte colonne. Attaqués de tous côtés, ceux-ci lâchèrent pied. A sept heures du soir, Garibaldi, poussant les siens et favorisé par l'insurrection, était à l'hôtel de ville, pendant que le général Lanza s'apprêtait à bombarder la vieille *Trinacria*. Nous ne raconterons pas tous les épisodes de cette lutte, qui dura trois jours et qui se termina par la reddition de Palerme, pressé que nous sommes d'arriver à Naples.

Après avoir pris le titre de dictateur de la Sicile et organisé son gouvernement, Garibaldi se mit en devoir de compléter sa conquête. Le 20 juillet, il attaquait les Napolitains à Milazzo, payant de sa personne comme un simple volontaire et forçant Bosco à déposer les armes. De là, marchant sur Messine, il passait le détroit pour s'avancer sur Naples, vainement retenu dans cette entreprise par le roi Victor-Emmanuel. Sa marche à travers la Calabre, depuis Reggio, rappelle, en sens inverse, l'invasion des barbares; elle tient du prodige et fait naître la légende. Dans les villages, on voyait des cierges allumés devant son portrait comme devant un autel; les mères lui amenaient leurs enfants pour les bénir; les paysans racontaient qu'après chaque combat il secouait sa chemise rouge et qu'on voyait tomber les balles qui s'étaient émoussées sur sa poitrine comme sur une cuirasse. De son côté, M. Maxime Du Camp rapporte qu'il a entendu une grande dame de la Basilicate dire que Garibaldi était invulnérable parce qu'il avait été vacciné avec une hostie consacrée. Bien loin des Calabres, le poëte de Scutari, Skadarlia, écoutant tous ces échos lointains, annonce à ses compatriotes que « l'homme rouge, » le descendant de Scander-beg, est en marche pour venir délivrer l'Albanie et lui rendre son ancienne splendeur.

En avant! Le 7 septembre, accompagné seulement de quelques officiers d'état-major, il faisait son entrée dans Naples; le roi avait fui à son approche. « Garibaldi passa par Eboli et Salerne; il prit le chemin de fer. Sur tout le parcours du train, dit M. Maison, notre collaborateur et l'un des volontaires de Garibaldi, à chaque village, à chaque station, l'enthousiasme et la joie dépassaient toute expression; les femmes présentaient des drapeaux, jetaient des fleurs sur les voitures et se disputaient la main du général pour l'embrasser; les prêtres et les moines, debout, entourés de leurs ouailles, sur les collines, jetaient leurs vivats, et, tenant le crucifix d'une main, l'épée de l'autre, les agitaient dans l'air avec force bénédictions. Au moment où le train passait devant la garde du roi, à Portici, les soldats jetèrent leurs bonnets en l'air et s'associèrent de tout leur cœur au cri de : « Vive Garibaldi! »

A quelques jours de là, les garibaldiens s'emparaient des avant-postes de Capoue, y compris Caserte, Santa-Maria et San-Angelo. Profitant d'une trêve momentanée, le dictateur des Deux-Siciles reconstituait l'administration civile et faisait preuve dans cette tâche des plus sérieuses qualités de l'homme d'Etat. Malgré la neuvaine du miraculeux saint Janvier, il autorisait l'ouverture du théâtre San-Carlo, « ce qu'on regarde de sa part, dit M. Emile Maison, comme une audace aussi grande et aussi heureuse qu'a pu l'être l'attaque de Catalafimi et le débarquement de Reggio. » En même temps, un décret dictatorial constituait une pension annuelle à la famille d'Agésilas Milano, décret dont s'émut si fort l'Europe monarchique.

Sur ces entrefaites, François II essayait de rentrer dans Naples en livrant bataille aux chemises rouges sur le Volturne (1er octobre). Un instant les royaux eurent l'avantage; mais, dans l'après-midi, les garibaldiens reprirent tout le terrain perdu, et l'armée royale dut se renfermer dans Capoue, après avoir essuyé des pertes considérables. Il n'est pas vrai, comme on l'a dit, que l'armée piémontaise soit venue au secours de Garibaldi; seuls les volontaires soutinrent le choc de 35,000 hommes. Nous tenions à rectifier cette erreur; car, à la longue, elle finirait par s'accréditer

En même temps que Garibaldi s'emparait du royaume de Naples, l'armée régulière envahissait les Etats romains, et, après avoir battu le général Lamoricière à Castelfidardo, se concentrait sur le Garigliano, prête à entrer à son tour dans le Napolitain. Garibaldi signait alors le décret d'annexion des Deux-Siciles à la couronne d'Italie (15 octobre). Le 7 novembre, Victor-Emmanuel faisait son entrée à Naples en voiture, ayant Garibaldi à ses côtés; le lendemain, l'ex-dictateur s'embarquait pour Caprera en adressant cette proclamation à ses soldats :

« *A mes compagnons d'armes.*

» A l'avant-dernière étape de notre résurrection, notre devoir est de considérer la période qui vient de finir et de nous préparer à terminer splendidement l'admirable œuvre des élus de vingt générations dont l'entier accomplissement a été assigné par la Providence à notre génération fortunée.

» Oui, jeunes gens, l'Italie vous doit une entreprise qui mérite les applaudissements du monde.

» Vous avez vaincu et vous vaincrez, parce que vous êtes désormais faits à la tactique qui décide du sort des batailles.

» Vous n'avez pas dégénéré de ceux qui pénétrèrent au plus profond des phalanges macédoniennes et qui humilièrent le superbe vainqueur de l'Asie.

» A cette page surprenante de l'histoire de notre pays en succédera une plus merveilleuse encore, et l'esclave montrera finalement à son frère libre un fer aiguisé tiré des anneaux de sa propre chaîne.

» Aux armes, tous! tous! et les oppresseurs, les tyrans, s'évanouiront comme la poussière des chemins.

» Femmes, repoussez loin de vous les lâches. Filles de la terre des combats, vous ne pouvez vouloir qu'une descendance héroïque et généreuse.

» Que les peureux, les doctrinaires, s'en aillent traîner ailleurs leur servilisme et leur honte.

» Le peuple italien est désormais maître de lui. Il veut être frère des autres peuples, mais en gardant le front haut; il ne veut ni ramper en mendiant sa liberté, ni se mettre à la remorque de personne. Non, non, cent fois non.

» La Providence a fait don de l'Italie à Victor-Emmanuel; chacun doit se rattacher à lui, se grouper autour de lui. En face du roi galant homme, chaque rivalité doit cesser, chaque rancune disparaître. Une fois encore, je vous répéterai mon cri : Aux armes, tous! tous!

» Si le mois de mars de 1861 ne trouve pas debout 1 million d'Italiens, pauvre liberté, pauvre existence italienne! Mais loin de moi une pensée qui me tue comme un venin! Mars prochain, et s'il le faut février, trouvera chacun à son poste.

» Italiens de Calatafimi, de Palerme, du Volturne, d'Ancône, de Castelfidardo, d'Isserrica et avec nous tout habitant de cette terre qui n'est ni lâche ni servile, pressez-vous tous autour du glorieux soldat de Palestro, et nous imprimerons la dernière secousse, nous porterons le dernier coup à la croulante tyrannie.

» Recevez, jeunes volontaires, reste honoré de dix batailles, ma parole d'adieu! Je vous l'adresse du plus profond de mon âme. Je dois aujourd'hui me retirer, mais pour peu de jours. L'heure du combat me retrouvera à vos côtés, près des soldats de la liberté italienne.

» Que retournent à leurs demeures ceux-là seulement que réclament les devoirs impérieux de la famille et ceux qui, glorieusement mutilés, ont des droits à la reconnaissance de la commune patrie. Ils pourront la servir encore dans leurs foyers, par le conseil et par l'aspect des nobles cicatrices ornant leur front de vingt ans. A l'exception de ceux-là, que tous restent sous les glorieuses bannières!

» Nous nous reverrons bientôt pour marcher ensemble à la délivrance de nos frères encore esclaves; nous nous retrouverons bientôt pour marcher ensemble à de nouveaux triomphes.

« Naples, le 8 novembre 1860.

» GARIBALDI. »

L'ancien dictateur des Deux-Siciles ne quitta son île que pour venir prendre part aux séances du Parlement, à Turin (19 avril 1861). Un plaid écossais jeté sur sa chemise rouge, il était là comme à une bataille; il demanda, avec amertume, comment il pourrait tendre la main à celui qui l'avait fait étranger dans son pays; il parla de « la froide et malfaisante main du ministère, » qui était venue lui arracher la victoire. « Heureusement, continua-t-il, l'amour de la concorde, l'horreur d'une guerre fratricide... » A ces mots, M. de Cavour s'écria : « C'est intolérable! » Le président se couvrit, les députés se précipitèrent dans l'hémicycle, au milieu d'une confusion inexprimable. Au dehors, le peuple acclamait l'invincible soldat. Le lendemain de cette séance solennelle, le général Cialdini lui annonçait, dans une lettre rendue publique, la rupture de leur vieille amitié. « Il ne pouvait souffrir, dit-il, de le voir se mettre à côté du roi, au-dessus des ministres et du Parlement. » Une fière réponse de Garibaldi ne se fit pas attendre. Fort de sa conscience de citoyen et de soldat, il ne voulut pas descendre à se justifier d'avoir manqué au roi, à l'armée, ni à personne. Si quelqu'un, du reste, se trouvait offensé de sa manière de parler, il attendait qu'on lui demandât satisfaction de ses paroles. Puis, après quelques jours passés sur le continent, il retourna dans son île, qu'il ne quitta plus jusqu'à l'année suivante. A cette époque, il retourna en Sicile avec de nombreux volontaires, passa le détroit malgré les croisières italiennes; mais, à peine débarqué en Calabre, il rencontra les troupes du colonel Pallavicini, et fut forcé de se rendre après avoir été blessé grièvement d'une balle au pied (Aspromonte, 29 août 1862). Emmené prisonnier au Varignano, il vit accourir près de lui le docteur Nélaton, qui vint lui offrir ses soins et fut assez heureux pour extraire la balle.

Au mois d'août 1864, sollicité par le duc de Sutherland, Garibaldi se rendit à Londres, où toutes les classes de la société lui prodiguèrent à l'envi les plus flatteuses démonstrations.

En 1866, il prit le commandement d'un corps de volontaires chargés d'opérer dans le Tyrol. Blessé au combat de Monte-Suello (3 juillet), il n'en continua pas moins la campagne. Il se trouvait non loin de Trente, quand l'armistice signé entre l'Italie et l'Autriche l'obligea à rétrograder et à laisser aux mains de l'ennemi la clef de la maison italienne. Abreuvé de dégoûts, il reprit le chemin de son exil volontaire.

En 1867, au mois de septembre, il assistait au congrès de la paix à Genève, et de là retournait en Italie pour organiser l'insurrection romaine. Il fut arrêté à Asinalunga, conduit à la forteresse d'Alexandrie et ensuite à Caprera, d'où il parvint à s'échapper. On sait le reste. Après s'être emparé de Monte-Rotondo, il marchait sur Rome, et nul doute qu'il n'eût réussi dans son entreprise, si les troupes françaises n'eussent prêté main-forte aux pontificaux. Vaincu à Mentana, « où le chassepot fit merveille, » Garibaldi fut emmené prisonnier par des soldats italiens, détenu quelque temps au Varignano, puis enfin reconduit dans son île.

A la suite de nos premiers revers dans la guerre contre la Prusse, en 1870, pendant le siége de Paris, Garibaldi, bien que toujours extrêmement souffrant, quitta son île de Caprera avec un certain nombre de volontaires italiens, débarqua à Marseille et se rendit à Tours pour offrir le secours de son épée au gouvernement de la défense nationale. Il arriva dans cette ville le 8 octobre, en même temps que Gambetta arrivait de Paris, reçut du gouvernement et de la population un chaleureux accueil, et fut nommé par le ministre de la guerre Gambetta, le 13 du même mois, commandant des compagnies franches et d'une brigade de garde mobile dans la région des Vosges, où il combattit successivement sous les ordres des généraux Cambriels, Michel et Bourbaki. Peu après avoir pris possession de son commandement, il publia une intéressante instruction sur le genre de guerre que devaient faire les corps francs, et se mit à organiser activement les forces placées sous ses ordres. Nous n'avons pas à étudier ici la campagne de 1870, ni à examiner la valeur des opérations stratégiques auxquelles se livra le grand patriote, défenseur de toutes les causes justes. Disons seulement qu'au moment où des haines jalouses et des rancunes basses semblaient vouloir lui contester le mérite de son admirable dévouement à la France républicaine, une voix a pu s'élever dans l'Assemblée nationale, réunie à Bordeaux, et cracher à la face des détracteurs de Garibaldi ces mots : « Garibaldi est le seul de nos généraux qui n'ait pas été battu... » Le peuple ne s'y est pas trompé d'ailleurs. Le 8 février 1870, Garibaldi, bien qu'étranger, fut élu député à l'Assemblée nationale par quatre départements, la Seine, la Côte-d'Or, les Alpes-Maritimes et l'Algérie. Il se rendit alors à Bordeaux et écrivit, lors de l'ouverture de la Chambre (13 février 1871), au président de l'Assemblée une lettre dans laquelle il lui disait : « Comme un dernier devoir à la cause de la république française, je suis venu lui porter mon vote, que je dépose entre vos mains. Je renonce au mandat de député. » A la fin de cette même séance, Garibaldi se leva pour prendre la parole, mais la majorité refusa de l'entendre en alléguant qu'il avait donné sa démission. Le public des tribunes, prenant fait et cause pour le général, cria : *vive Garibaldi!* et, à la suite d'un indescriptible tumulte, celui-ci quitta la chambre, accompagné d'Esquiros et de Bordone. Acclamé à sa sortie par le peuple, il lui adressa ces paroles : « J'ai toujours su distinguer entre la France monarchique, la France des prêtres et la France républicaine. Les deux premières ne méritent qu'exécration; mais la France républicaine doit avoir tout notre amour, tout notre dévouement. Aussi longtemps que le peuple aura à se reprocher d'avoir donné ses suffrages à des monarchistes ou à des prêtres, le peuple sera trompé, voué à la misère et à la servitude; mais cette Chambre, d'où je sors, laissez-la siéger pendant le plus long temps possible; c'est le plus sûr moyen de discréditer les partis monarchiques qu'elle représente et de hâter le retour de la souveraineté du peuple. » Quelques jours après, Garibaldi était de retour dans son île de Caprera. Lors de l'insurrection du 18 mars 1871, Garibaldi fut nommé général en chef des troupes fédérées; mais il ne se rendit point à cet appel. Il se borna à écrire à ses amis de Paris des lettres dans lesquelles il leur recommandait, s'ils voulaient assurer le triomphe de leur cause, de concentrer la direction du mouvement entre les mains d'un seul, et il désigna à leur choix, pour la dictature, Félix Pyat, Louis Blanc et Edgar Quinet. Que n'a-t-on pas suivi ses conseils!

Peut-être y a-t-il des lacunes dans le caractère du grand Giuseppe; mais il a fait des choses immortelles, et si l'on veut avoir le secret de ses succès étonnants, on le trouvera dans ce portrait dû à la plume d'un spirituel écrivain : « Une douceur d'enfant, dit Charles Yriarte, une impressionnabilité extrême, une simplicité qui va jusqu'à la candeur, un sentiment exquis des choses de la nature, une éloquence très-entraînante, des idées poétiques exprimées dans un langage très-châtié, quoique trop redondant et plein d'une chaleur communicative, beaucoup d'onction, une conviction inébranlable, infinie, ardente, une confiance inouïe qui, à son tour, engendrait la confiance, un sang-froid qui faisait croire à une parfaite sécurité, une grâce indiscutable, des dons magnétiques, des attractions de charmeur, et peut-être avant toute chose sa douceur évangélique, telles sont les qualités qui ont rallié à Garibaldi ses plus fervents adeptes et l'ont aidé à exécuter les grandes choses qu'il a accomplies. »

GARIBALDI (Menotti), colonel italien, fils du précédent, né le 16 septembre 1840 dans un misérable *rancho* de la Plata (Amérique du Sud), alors que son père commandait un corps de partisans au service de la république de Rio-Grande. Quand la mère, l'héroïque Anita, l'eut mis au monde : « Comment l'appellerons-nous, Giuseppe? dit-elle au père. — Menotti, dit celui-ci; mieux vaut le nom d'un martyr de la liberté que le nom d'un saint. » Par un singulier hasard, l'enfant était venu au monde avec une cicatrice à la tête. Cette cicatrice venait d'une chute de cheval qu'avait faite sa mère; voici dans quelle circonstance. Avec l'âme d'une sainte, Anita avait les goûts et l'intrépidité d'une véritable amazone. Un jour de combat, emportée par son ardeur, elle se trouva tout à coup éloignée de Garibaldi, entourée de soldats ennemis, et fut sommée de se rendre. Anita, pour toute réponse, enfonça les éperons dans le ventre de son cheval, l'enleva d'un bond furieux en faisant feu de son revolver et passa comme un tourbillon au milieu de ses ennemis. Une balle avait traversé son chapeau, lui enlevant une boucle de cheveux. Elle eût peut-être échappé, mais, frappé à mort, son cheval s'abattit, l'entraînant sous lui. Faite prisonnière, elle s'échappait quelques jours plus tard par des prodiges de sang-froid et d'intrépidité.

Au milieu des coups de fusil, des marches, des contre-marches et de toutes les misères de la vie de bivouac, le petit Menotti grandissait et se fortifiait. Il avait huit ans à peine quand son père revint en Italie pour combattre les Autrichiens, chasser devant lui comme un troupeau les mercenaires napolitains, pousser les Romains aux murailles et sortir, lui dernier, de la ville fumante. Il l'avait suivi, tenant sa mère par la main, dans la retraite de Rome; puis cette mère courageuse, il l'avait vue succomber de lassitude et d'épuisement dans la masure d'un paysan de la Sabine. Quand l'exil revint pour son père, celui-ci le confia à sa vieille mère, qui habitait Nice, leur ville natale. En 1859, quand l'heure de la délivrance sonna de nouveau pour l'Italie et que Garibaldi recommença la guerre sainte, à la tête des chasseurs des Alpes, Menotti combattit vaillamment à ses côtés. L'année suivante, il était parmi les mille de Marsala. Qui ne connaît la conquête des Deux-Siciles, cette épopée déjà légendaire, merveilleuse comme un chant de l'Arioste? A Calatafimi, à Palerme, à Milazzo, à Reggio de Calabre, sur le Volturne, le *mille* fut ce qu'avait été le chasseur des Alpes : le premier et le dernier au feu. Chacun de ses grades fut la récompense d'un exploit, presque toujours attesté par une blessure.

En 1862, il suivit son père à Aspromonte et eut la douleur de le voir fait prisonnier; il partagea ensuite son exil volontaire à Caprera. En 1866, quand Garibaldi reçut du roi Victor-Emmanuel le commandement du corps de volontaires chargé d'opérer dans le Tyrol, Menotti fut nommé colonel du 9e régiment des chemises rouges, et se distingua dans plusieurs rencontres. Enfin, en 1867, il eut lui-même, par intérim, le commandement des forces insurrectionnelles qui envahirent les Etats Romains, et qui ne cédèrent le terrain que devant l'arrivée des Français sur le champ de bataille de Mentana, où les fusils chassepot « ont fait merveille. » Quand la guerre éclata entre la France et la Prusse, Menotti Garibaldi mit son épée au service de la France. Sous les ordres de son père, il prit part à la lutte et se distingua dans plusieurs rencontres. Lors des élections à la Commune, il fut élu dans un des arrondissements de Paris, mais n'accepta pas le mandat qui lui était conféré.

GARIBALDI (Riciotti), autre fils de Giuseppe Garibaldi. Il s'est distingué, sous les ordres de son père, dans la campagne contre la Prusse (1870-1871). Un heureux coup de main mit tout de suite son nom en évidence; un faible détachement qu'il commandait enleva Chatillon-sur-Saône aux troupes de Werder et leur infligea des pertes sensibles (nuit du 19 au 20 novembre 1870). Lors de la formation de l'armée des Vosges, il reçut le commandement de la 4e brigade, composée exclusivement de corps francs (bataillon Nicolaï, éclaireurs de l'Allier, chasseurs savoisiens, éclaireurs de l'Aveyron et du Doubs, chasseurs du Dauphiné, francs-tireurs de la Côte-d'Or, de Dôle, de Toulouse, des Vosges, etc.). Lorsque Dijon eut été repris par Garibaldi, Riciotti, à la tête de cette brigade, eut tout l'honneur d'une des trois glorieuses journées pendant lesquelles la ville fut disputée avec acharnement aux troupes prussiennes (21, 22 et 23 janvier 1871). Dans cette dernière journée, la brigade Ricciotti s'empara d'un drapeau, le seul qui ait été conquis dans cette guerre funeste; c'était celui du 61e régiment (8e poméranien).

GARIBALDIEN, IENNE adj. (ga-ri-bal-diain, iè-ne). Hist. Qui a rapport à Garibaldi : *Les volontaires* GARIBALDIENS. *J'ai reçu des lettres pleines de récriminations contre mes opinions* GARIBALDIENNES. (Villemot.)

— s. m. Partisan de Garibaldi; volontaire servant sous ses ordres : *Plusieurs* GARIBALDIENS, *débarqués en Calabre, organisent la révolution dans les montagnes.* (Journ.)

— s. f. Espèce de camisole en laine, semblable à celle que portaient Garibaldi et ses volontaires : *L'olla-podrida italienne ne pouvait échapper à cette destinée; déjà les modistes avaient inventé les roses-solferino, aujourd'hui des femmes du quart de monde commencent à endosser des* GARIBALDIENNES! (Figaro.)

— **Encycl.** De ceux qui avaient combattu aux côtés de Garibaldi, dans l'Amérique du Sud, une centaine le suivirent lorsqu'il quitta Montevideo pour rentrer en Italie, où l'appelaient les événements de 1848. Après la capitulation de Milan, signée par Charles-Albert (9 août), les *garibaldiens* furent les derniers, sur le sol lombard, à déposer les armes. Au nombre de 1,500, ils se jettent dans les montagnes qui entourent le lac Majeur et harcèlent les troupes du général d'Aspre. Cette campagne terminée, on les retrouve, en 1849, dans les camps romains, à Velletri, à Palestrina, courant sus aux troupes du roi de Naples, puis à Rome, où une défense héroïque illustrera leur nom; mais, avant que nous les suivions dans la mauvaise fortune, un volontaire italien, M. Emile Dandolo, va nous esquisser leur physionomie originale : « Représentez-vous, dit-il, un assemblage hétérogène d'individus de toutes sortes : des enfants de douze ou quatorze ans; de vieux soldats attirés par la renommée du célèbre capitaine de Montevideo; quelques-uns stimulés par une noble ambition; d'autres, désireux de trouver l'impunité et la licence dans la confusion de la guerre, retenus cependant par l'inflexible sévérité de leur chef, près duquel le courage et la hardiesse pouvaient seuls se donner carrière, tandis que les passions les plus effrénées étaient courbées sous sa volonté de fer. Le général et son état-major sont à cheval sur des selles américaines, vêtus de blouses écarlates, avec des chapeaux de toutes les formes possibles. Sans distinction d'aucun genre, sans prétention à un ornement militaire quelconque, ils semblent s'enorgueillir de leur dédain des règles prescrites aux troupes régulières. Suivis de leurs ordonnances, dont la plupart sont venus d'Amérique, ils se précipitent çà et là, tantôt se dispersant, tantôt se rassemblant, toujours actifs, toujours rapides, toujours infatigables. Toutes les fois que les hommes font halte pour camper, les officiers, le général lui-même, sautent à terre et s'occupent attentivement et en personne de tous les soins qu'exigent leurs chevaux. Lorsque ces opérations sont terminées, ils ouvrent leurs selles, faites de manière à pouvoir être déroulées pour former une espèce de tente, et ils complètent alors leurs arrangements personnels. S'ils n'ont pu se procurer des provisions dans les villages voisins, trois ou quatre colonels et majors se jettent à poil sur leurs chevaux, et, armés de leurs longs *lassos*, ils courent rapidement à travers la campagne à la recherche de moutons et de bœufs. »

Que le clairon sonne, aucun ne manquera à l'appel; devant l'ennemi, aucun obstacle ne les arrêtera; la voix de leur chef en fera des héros, l'amour de la patrie en fera des martyrs. Quand la bannière pontificale flotte de nouveau sur le château Saint-Ange, quand « Rome n'est plus dans Rome, » ils suivent Garibaldi dans cette retraite mémorable dont l'histoire militaire n'offre pas d'exemple. « Persistons! s'écrient-ils; allons à Venise! » On sait le reste. Vaincus, proscrits, errants, mais fidèles à leur drapeau, ils accourront dix ans plus tard, de tous les points du globe, pour recommencer les glorieux combats.

En 1859, les *garibaldiens* formaient le corps des chasseurs des Alpes. Ils étaient 3,500, et luttaient contre un ennemi quatre fois supérieur. Avant que l'armée française eût franchi le Tessin, ils étaient déjà en Lombardie, livrant les combats de Varèse et de Côme, puis de là s'avançaient sur le Tyrol, quand la paix de Villafranca vint les condamner au repos. M. Edmond Texier, dans sa *Chronique*